ROMANTISME ET PROTESTANTISME.

On a essayé souvent de définir le romantisme; on l'a essayé avec plus ou moins de bonheur. A ces définitions si nombreuses, toujours incomplètes, je n'ajouterai pas la mienne. Je signalerai seulement les traits principaux qu'on lui attribue: réaction contre le classicisme, amour de la nature, soif d'indépendance ou de liberté dans l'art. Mais j'ajoute tout de suite qu'à mes yeux le romantisme n'en tire pas son originalité. Avant V. Hugo, à un intervalle de deux siècles, Ronsard et A. Chénier tentèrent d'assouplir le vers français et réussirent dans leur tâche. La rime riche, le vers libre, la césure variée, les enjambements, tout cela était déjà connu et pratiqué avec art. Avant la préface de *Cromwell*, les trois unités furent battues en brèche par des poètes qui n'eurent aucune ambition romantique, Népomucène Lemercier, Ancelot, Pierre Lebrun. On était depuis longtemps d'accord pour rejeter ces chaînes, alléger cette armure, jadis portée avec une grâce aisée par Racine, mais trop lourde à ses successeurs. Si l'on disait que le lyrisme constitue la marque distinctive du romantisme, on toucherait de plus près la vérité. Mais je rapellerai que l'expression du sentiment personnel était connue au XVIIIe siècle. On y fut sentimental si Parny, les *poetae minores*, A. Chénier surtout, chantèrent la nature, l'amour, la mort, tous les thèmes magnifiquement exploités depuis. Mais ce qu'ils n'éprouvèrent jamais, ce fut le sentiment religieux. Voilà pourquoi, à côté des autres traits, je note celui-ci chez les romantiques, du moins à l'aube de leur poésie naissante, comme le plus nouveau, le plus original. C'est le sentiment religieux qui ranima la poésie décolorée de l'âge précédent. Il germa des ruines qui jonchaient le sol après la tourmente révolutionnaire, des désillusions, après tant d'espérances fauchées, du présent tragique, du lendemain sombre, du besoin pour les esprits déracinés de se rattacher à quelque chose d'impérissable.

Mais que fut-il au juste? Que fut le mouvement romantique en sa véritable essence? Quand on ne songe qu'au *Génie du*

Christianisme, aux premiers essais des poètes romantiques, il semble qu'on assiste à une renaissance du catholicisme. Or, les esprits lettrés subirent d'autres influences, d'allure plutôt protestante, et dont la trace m'a paru aussi sensible. D'abord l'influence anglaise avec Milton, Young, Gray, Hervey, Byron, Shelley, qui passionnèrent tous les écrivains de l'époque impériale, et en particulier le maître de sa nouvelle littérature, Chateaubriand. Il vécut en Angleterre du 21 mai 1793 au 8 mai 1800, autant dire les années décisives de sa vie. Dans ses *Mémoires*, il écrit sur ses dispositions à cette époque (1800): "J'étais Anglais de manières, de goûts, et, jusqu'à un certain point, de pensée." Dans son *Voyage en Angleterre et en Écosse* (1825), A. Pichot parle longuement de Wordsworth, de Coleridge, de Southey, et même de Shelley, même de Keats. Dès cette époque, les lakistes séduisent les cœurs par une poésie toute pleine d'intimité charmante. Au même moment, je veux dire au déclin du XVIIIe siècle et à l'aube du XIXe, la littérature allemande intéressait aussi vivement les intelligences françaises. Qu'il me suffise de citer Klopstock, Herder, Wieland, Goethe, Schiller, les frères Schlegel, dont les œuvres provoquèrent l'admiration et la sympathie. A leur souffle puissant s'envolèrent à l'envi les germes de rénovation qui devaient féconder en France la poésie renaissante. Or, pour m'en tenir au seul point de vue de cette étude, est-il possible que leur influence, si vague qu'on la suppose, ne s'étendît pas au sentiment religieux? Et sans nier les teintes catholiques dont elle se para, la religiosité des romantiques, leur déisme sentimental n'est-il pas plus voisin du spiritualisme philosophique de ces écrivains protestants? Je pose ici simplement la question, me réservant de préciser la réponse à propos de Dieu, tel qu'il fut chanté par nos poètes. Mais il était bon, pour aider à déterminer l'origine et la qualité du sentiment religieux, d'appeler l'attention sur ces fréquentations littéraires, et de ne pas se borner, comme on le fait trop souvent, à nommer Chateaubriand, à lui attribuer tout le mouvement de restauration religieuse.

Cette remarque s'impose davantage, si l'on veut bien ne pas oublier Rousseau, ni Mme de Staël, dont les œuvres, celles de Rousseau surtout, nourrirent l'imagination et la sensibilité du

nouveau siècle. Jean-Jacques se glorifia toujours d'être protestant. Mme de Warens, avant sa conversion plus ou moins sincère au catholicisme, avait été l'élève d'un réformateur vaudois Magny, adepte fervent du piétiste allemand Spener; or, ce fut dans ces longues conversations avec "maman" que Rousseau—lui-même le raconte—puisa toutes ses pensées sur la Religion et les religions.[1] Il n'accepte pas la révélation, ni ses dogmes; mais dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, il embrasse par le cœur toutes les grandes vérités de la religion naturelle; il ose rendre, dans le siècle de Voltaire, un hommage ému au Christ et à l'Évangile. Or, y a-t-il si loin de ce chaud spiritualisme au christianisme poétique de Chateaubriand, au christianisme sentimental de Lamartine? Non, et tout à l'heure nous verrons leur parenté intime. Quant à Mme de Staël, longtemps imbue de la philosophie du XVIIIe siècle, elle s'achemine, au cours de sa vie, vers un christianisme large, issu du protestantisme. Si les littératures du Nord lui paraissent supérieures à celles du Midi, c'est au protestantisme qu'elle en fait remonter l'honneur, à lui qu'elles doivent leur gravité morale et leur profondeur de sentiment, à lui, semble-t-elle dire, que les lettrés doivent demander le renouvellement de la littérature française. Pour son compte, guérie des ivresses rationalistes, elle se résout, en pleine force du génie, à n'écouter plus que la voix de son cœur; et docile plus ou moins aux impressions de son enfance calviniste, elle se fit une religion d'où elle retranchait ce qu'elle appelle les inventions sacerdotales, une sorte de latitudinarisme piétiste; ou, si l'on veut, elle adopte le christianisme du Vicaire savoyard. Et alors, de ce déisme exalté, très protestant d'origine et de nature, n'ai-je pas raison de rapprocher les vagues effusions religieuses, détachées de tout dogme, où se complurent les premiers poètes romantiques? Ce rapprochement n'a rien de téméraire, puisque Mme de Staël fut beaucoup leur mère ou marraine, ainsi qu'on l'a dit d'elle, à propos des doctrinaires en politique,[2] puisqu'elle a initié leur esprit à la pensée germanique, puisqu'ils ont appris d'elle, non moins que de Chateaubriand, à unir religion et poésie. Pour

[1] *Revue de Paris*—15 Fév. 1895—De l'Influence des littératures étrangères, p. 885.

[2] LANSON, *Histoire de la littérature française*, édit. 1895, p. 867.

résumer ces observations sur des influences étrangères très certaines, il semble donc qu'elles ont dû créer une atmosphère plutôt favorable au protestantisme qu'au catholicisme. Et ici, je n'oublie pas Chateaubriand. A Dieu ne plaise en effet que je méconnaisse l'originalité du *Génie du Christianisme*, sa large part dans la restauration du sentiment religieux ou poético-catholique. Mais il est bon de se souvenir qu'avant de l'écrire, il fut l'élève de Rousseau, qu'il y a aussi *René*. Or *René* c'est du pur Rousseau, le Rousseau des *Confessions*, inquiet, orgueilleux, sensuel, celui de la *Nouvelle Héloïse*, s'ingéniant à composer un mélange pervers de religion et de passion; celui de l'*Émile*, cherchant dans la nature la nourrice et la maîtresse de sa vie. Et s'il est vrai d'ajouter qu'aucune œuvre, non pas même le *Génie du Christianisme*, n'égala l'influence de *René* sur l'âme française, sur la poésie romantique en particulier, j'ai bien le droit de joindre Chateaubriand à sa rivale, Mme de Staël, à son maître, Rousseau, et, que certains catholiques me pardonnent, de lui attribuer sans trop d'étrangeté paradoxale quelques teintes de cette couleur protestante que je vais analyser plus en détail.

Car il y a plus que des affinités extérieures entre le romantisme et le protestantisme. Non-seulement ils ont ce trait commun d'être une protestation, l'un contre l'autorité et la tradition catholique, l'autre contre l'autorité et la tradition classique, mais ils se rapprochent intimement par leur principe même. Le principe protestant, c'est le libre examen, la pensée libre, le libre sentiment. Le principe romantique, c'est tout cela en matière littéraire. Il suffit de relire les préfaces de Victor Hugo, en qui le romantisme est à bon droit personnifié. Se débarrassant des vaines formules, il proclame la révolution poétique, dont il reste le promoteur, fille de la révolution politique par la liberté. Cette liberté, sans doute, il ne la revendique pas du même ton partout. En 1824, dans la première préface des *Odes*, il la voile du mot vérité; puis, dans la seconde (1826), il réclame pour la pensée, terre vierge, le droit de croître librement; enfin, à la date de 1828, il fait observer dans ses idées une progression de liberté toute pleine de signification. Le vrai sens est celui-ci: ni règles,

ni codes; franchise absolue de l'inspiration. Et voilà ce que j'appelle le principe protestant. D'où les mêmes conséquences. Le protestantisme aboutit à l'indépendance de l'individu en matière de foi, au sens propre, chacun ne relevant que de sa conscience religieuse, et alors réclamant très légitimement le droit d'avoir sa religion. C'est le triomphe de l'individualisme. Or, l'émancipation entière du *moi* constitue précisément un trait essentiel du romantisme. Cela veut dire d'abord non-seulement liberté d'éprouver toutes sortes d'émotions, mais droit souverain de les communiquer, d'être soi en tout, de ne reconnaître d'autre loi que celle de la fantaisie. Ainsi parlait Victor Hugo, ainsi chantait-il, lui, et Lamartine, Vigny, Musset. Seulement rappelons-nous que Rousseau fut le premier théoricien passionné de l'individualisme, son premier modèle en littérature, que la victoire de l'individualisme est sa victoire, qu'enfin il n'est pas arbitraire de le faire découler de son protestantisme, si celui-ci tend très naturellement à développer la personnalité, le jugement propre, à provoquer l'expansion du sentiment individuel. C'est donc du même coup rendre plus sensibles les affinités dont il est ici question. Du reste, si l'excès d'individualisme a entraîné les manifestations bizarres, maladives même d'un *moi* trop aimé, trop écouté, comme l'esprit de la Réforme a multiplié autour de lui les sectes les plus variées; si même par cet excès d'individualisme, le plus beau mouvement littéraire qui fut jamais a peut-être avorté, ou du moins grandement dévié, en revanche il faut reconnaître que de cette liberté absolue naquit l'abondance, la richesse, l'éclat incomparable de notre poésie lyrique; que nous lui devons les *Méditations* de Lamartine, les belles *Odes* et les *Contemplations* de Victor Hugo, les *Nuits* de Musset. C'est de quoi nous consoler beaucoup de ses erreurs.

Est-il possible encore de pousser plus loin ces rapprochements avec le protestantisme, quand il revêt surtout la forme rationaliste ou panthéistique? Je le crois. Ainsi il n'est pas rare qu'on veuille retrouver chez Lamartine une inspiration chrétienne.[1] Et peut-être en effet n'est-il pas trop malaisé d'y réussir. Mais à coup sûr,

[1] Je l'ai essayé moi-même avec les réserves nécessaires dans mon livre sur *Le sentiment chrétien dans la poésie romantique*, edit. Poussielgue, 1901.

cette inspiration n'est pas catholique, sauf en quelques rares pièces.[1] Elle paraît plutôt voisine de l'inspiration déiste, dont l'accent chaleureux anime la *Profession de foi du Vicaire savoyard;* et ainsi Lamartine semble appartenir à la religion de Rousseau. Je ne parle pas de sa religion personnelle; près d'une mère sincèrement pieuse, il n'éprouva que des impressions catholiques. Mais quand il chante Dieu dans ses vers, surtout à partir de 1830, c'est le disciple de Rousseau, le lecteur enthousiaste de la *Nouvelle Héloise*, des *Confessions*, qui apparaît. En effet, si son Dieu n'est pas l'Etre suprême des philosophes, vague abstraction, Dieu fainéant retiré dans les profondeurs du ciel, il n'est pas non plus catholique, ni souvent chrétien. Dans les poèmes où s'exprime le sentiment de la nature, cela va de soi. Lamartine en a le sens religieux, il traduit merveilleusement ses harmonies avec le Créateur, dont elle révèle la puissance, la sagesse, la vie immense. Les élans vers l'infini, que suscite la contemplation de l'univers, il les éprouve vivement. Mais rien de catholique dans ces impressions; et je ne m'en étonne pas. La nature n'appartient à aucune religion positive; elle ne nous apprend rien sur la Révélation, sur ses dogmes, sur le Christ; à l'esprit religieux elle apparaît déiste simplement. Lamartine est comme la nature. Dans son déisme, point spéculatif, tout sentimental, je reconnais, outre l'effigie de son âme, l'influence de Rousseau, dont il est la marque propre. Mais cette influence est encore sensible dans les hommages adressés directement à Dieu, et ceci est plus caractéristique. Par exemple, les *Harmonies* sont avant tout des hymnes pieux, admirables souvent de ferveur, et cependant à peu près toujours déistes, même quand il s'y mêle des souvenirs d'une religion positive. Ainsi, le poète pénètre dans un temple, le soir; or, il n'y voit pas Jésus-Christ, ce qu'aurait fait un catholique convaincu.[2] Une autre fois, il est captivé par la douce et faible lumière d'une lampe dans le sanctuaire. C'est le symbole de la prière, de l'âme qui s'épanche silencieuse devant le Seigneur; mais Lamartine oublie que pour des croyants elle veille devant l'Eucharistie.[3] Cet oubli d'un Dieu révélé, je le constate à peu près partout. Dans ses élans, d'ailleurs magnifiques, vers l'infini, vers la

[1] Par exemple, *le Crucifix*, *l'Hymne au Christ*. [2] *Harmonies*, Livre I, 8. [3] *Ibid.*, 4.

divinité, aucune place n'est faite à Jésus-Christ, ou presque; il n'y a aucune trace précise des espérances surnaturelles qu'aurait dû pourtant retrouver en son cœur l'adolescent de Milly, l'élève de Belley. Je sais que l'on peut citer quelques pièces plus chrétiennes de pensée et de sentiment, le *Crucifix* par exemple, l'*Hymne au Christ.* Mais en général les poèmes religieux, même dans les *Méditations* et dans les *Harmonies*, reflètent un déisme splendide plutôt qu'une inspiration catholique. A plus forte raison cela est-il vrai de *Jocelyn.* Le curé de Valneige n'a pas de théologie encombrante; Dieu, l'âme, voilà ses dogmes; ni miracles, ni révélation; tolérance doctrinale qui met sur le même pied toutes les religions; Jésus-Christ, dont il est pourtant le prêtre, pratiquement oublié, quoique célébré en un beau langage ému. C'est un autre Vicaire savoyard. Que dire de la *Chute d'un Ange*, œuvre inférieure à la précédente, mais remplie du même esprit rationaliste? Il s'étale au *Livre primitif;* le vieillard du Carmel instruit Cédar et Daïdha; il leur parle de Dieu, de l'immortalité, des progrès indéfinis; mais il proscrit toute religion révélée.[1] Je sais bien que ceci n'est pas du protestantisme orthodoxe; il serait même puéril d'en rechercher la trace dans les œuvres de Lamartine, catholique de naissance, d'éducation, et enfin de mort. Tout simplement le poète fut spiritualiste, et, depuis 1830, à tendances rationalistes. Mais si l'on observe qu'il y a bien des manières d'être protestant, depuis celle de Calvin jusqu'à la manière de Rousseau et de Mme de Staël; si l'on veut se rappeler l'influence sur Lamartine de ces deux illustres écrivains, protestants même en littérature, on ne trouvera pas étrange que je signale dans la poésie de Lamartine des affinités, peut-être involontaires, mais réelles. Au fond, la religion de toute sa vie est celle du Vicaire savoyard. C'est par là qu'il se rapproche plus de l'esprit protestant que du catholicisme. C'est tout ce que je prétends ici.

Je puis le dire encore et davantage de V. Hugo. Premièrement, il ne fut jamais catholique. Il naquit de parents sans religion. Son père fut d'abord un républicain farouche; je dis "d'abord,"

[1] Le seul livre divin dans lequel il écrit
Son nom toujours croissant, homme, c'est ton esprit.
L'intelligence en nous, hors de nous, la nature,
Voilà le vrai Dieu: le reste est imposture.

car, sous la Restauration il devint un "rallié" fervent. Mais pendant l'époque révolutionnaire, il changea son nom en celui de Brutus, et dans une adresse à la Convention, il s'offrait "à répandre la dernière goutte de son sang pour écraser les tyrans, les *fanatiques*, les royalistes, les fédéralistes." Donc, beaucoup de civisme, point de religion. De Mme Hugo, son fils nous conte que, pauvre fille de quinze ans, elle fuyait à travers le Bocage, brigande comme Mme de Bonchamp et Mme de la Rochejaquelin. Poétique illusion, comme on sait. Sa mère fut royaliste, si l'on veut, mais très loin des chouans, et plutôt voltairienne que chrétienne, bien que de pieuse famille. Les deux époux s'unirent civilement (1796), forcés peut-être par les circonstances, mais sans regret, s'il faut en croire V. Hugo. "Les églises étaient fermées en ce moment, les prêtres enfuis ou cachés; les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un; la mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, le marié n'y tenait pas du tout."[1] Donc, entre le père et la mère, un trait commun: l'absence de religion. C'est dire qu'aucune influence chrétienne n'entoura le berceau du futur grand homme. Puis, commence la série des voyages imprévus en Corse, à Gênes (1805), à Naples (1807), en Espagne vers 1811. Ils laissèrent peut-être en son jeune esprit quelques reflets de visions pittoresques. Mais, à coup sûr, ils ne favorisèrent pas son éducation religieuse. En Espagne, il est élevé au collège des Nobles de Madrid. Des prêtres le dirigeaient. Sa mère, pour le soustraire à l'obligation de servir la messe, le déclare protestant, et, après avoir conté ce trait, V. Hugo ajoute qu'il n'allait pas à confesse et qu'il ne communiait pas.[2] Cela va de soi, puisqu'il passait pour protestant. Devant ces détails contradictoires, j'inclinerais à penser que le récit fut arrangé plus tard, pour montrer que le Hugo irréligieux de 1868[3] perçait sous le jeune Victor de 1811. En tout cas, il en ressort que l'enfant échappait à l'action de ses maîtres.

Il revient à Paris en 1813. Mme Hugo abrita sa famille aux Feuillantines, et l'on sait par le poème xix des *Rayons et Ombres* ce qui se passait en cet asile.

[1] *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, chap. ii, n° 1 (édit. Rouff).

[2] *Ibid.*, chap. xx, n° 3.

[3] Date de cet ouvrage.

J'eus dans ma blonde enfance, hélas ! trop éphémère,
Trois maîtres, un jardin, un vieux prêtre et ma mère.

Le jardin, par la voix de ses insectes, de ses broussailles, de ses arbres verts et de ses fleurs, lui enseignait surtout l'école buissonnière. La mère avait des idées bizarres en pédagogie. V. Hugo nous raconte que, passionnée pour les romans, elle envoyait ses fils chez un vieux bouquiniste du voisinage, pour essayer les livres qu'elle pourrait lire sans ennui. Ainsi lurent-ils Voltaire, Rousseau, Diderot, *Faublas*. On devine qu'ils n'y puisèrent pas un sentiment religieux bien vif. Quant au vieux prêtre, c'était le Père Larivière. Que valait-il ? Les témoignages de V. Hugo sont opposés entre eux. Tantôt c'est un souvenir aimable: son maître, "tout nourri de Tacite et d'Homère, était un doux vieillard, un prêtre à l'accent calme et bon, au regard réchauffant, naïf comme un savant, malin comme un enfant."[1] Plus tard Larivière est un Loriquet, inoculant à sa jeune intelligence la vieillesse des préjugés.[2] J'imagine que cette idée dut venir au poète, après coup, en 1875, pour se faire pardonner le vague catholicisme de sa jeunesse, comme s'il disait: je fus catholique, mais c'était la faute de l'éducation cléricale. Et puis, son ascension vers la lumière n'en devenait que plus méritoire. Enfin, V. Hugo nous donne de ce premier éducateur une image plus vraie, quand il écrit:

Ce Larivière était un homme instruit et qui eût pu être mieux que maître d'école. Il sut très bien, quand il le fallut, enseigner aux deux frères le latin et le grec. C'était un ancien prêtre de l'Oratoire. La Révolution l'avait épouvanté, et il s'était vu guillotiné, s'il ne se mariait pas; il avait mieux aimé donner sa main que sa tête. Dans sa précipitation, il n'était pas allé chercher femme bien loin; il avait pris la première qu'il avait trouvée auprès de lui, sa servante."[3]

Ce "vieux prêtre," avouons-le, représentait assez mal le catholicisme et dut manquer d'autorité pour l'implanter au cœur de ses élèves. En 1815, le général Hugo mit ses fils à la pension Cordier. C'était aussi "un ancien abbé qui avait jeté sa soutane aux orties . . . . passionné de Jean-Jacques Rousseau."[4] Son

[1] *Rayons et Ombres*, III, 44.

[2] *Actes et Paroles*, Introduction, I, 12 (1875–76).

[3] *Victor Hugo raconté*, chap. vii, n° 1, p. 59.

[4] *Ibid.*, chap. xxvi, n° 3.

professeur de philosophie s'appelait Maugras, encore un prêtre défroqué. Au contact de tels maîtres, quelles impressions religieuses purent pénétrer dans l'âme du jeune Hugo? Il n'en reçut aucune sur les genoux de sa mère, aucune sur les bancs de l'école.

C'est hors du collège, par la littérature et par ses relations royalistes qu'il se rapproche d'un certain sentiment catholique. Il fréquente au *Conservateur*, où écrivent Chateaubriand, Lamennais, de Bonald, Genoude, Polignac. C'est à leurs articles qu'il alimente sa verve naissante, et désormais c'est dans ses œuvres à peu près exclusivement qu'il nous faut étudier l'évolution de ses sentiments religieux. Les intentions catholiques sont évidentes dans le premier recueil lyrique. En tête des *Odes et Ballades*, V. Hugo écrit que "l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses; qu'il faut substituer aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne" (1822). Au catholicisme est due la renaissance de la poésie:

La foi, dit-il, épure l'imagination, nous avons des poètes. . . . . De même que les écrits sophistiques et déréglés des Voltaire, des Diderot, des Helvétius ont été d'avance l'expression des innovations sociales écloses dans la décrépitude du dernier siècle, la littérature nouvelle, que l'on attaque avec tant d'instinct d'un côté et si peu de sagacité de l'autre, est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris, de tant de ruines récentes [1824].

Quant à lui,

. . . . Soit que mon luth pleure ou menace ou console,
Mes chants volent à Dieu comme l'aigle au soleil,[1]

et il invite Lamartine à marcher avec lui et à confesser le nom de Jéhovah. En général il semble bien que dans les *Odes et Ballades* retentisse l'écho d'un certain catholicisme.[2] Est-il sincère? Non, assurément. Aucun germe n'avait été déposé dans son âme par l'éducation première; et depuis, il n'avait eu ni le loisir ni le goût d'études religieuses solidement menées. Tout au moins, les

[1] *Odes et Ballades*, XI, 10.

[2] Cf. "Moïse sur le Nil," "La Liberté," "Dévouement.

témoignages manquent. Il reste donc qu'inaugurant ce rôle de cristal sonore qu'il devait remplir toute sa vie, il donne à ces jeunes essais un air de catholicisme, parce que c'est l'air du jour. Remarquez en effet que dans les passages de la Préface, cités plus haut, il ne sépare pas les intentions monarchiques des visées catholiques. Royalisme et catholicisme étaient plus ou moins liés. V. Hugo partisan du premier avec ferveur devait chanter le second avec une ferveur égale. D'autant que son guide, le Maître, Chateaubriand, lui offrait le modèle de cette union, modèle docilement suivi. J'ai dit tout à l'heure qu'à cette époque les *Odes* ne sont guère qu'un reflet des opinions du grand homme et de son groupe. C'est pourquoi l'accent plus ou moins religieux de ces poèmes me paraît faire simplement écho aux sentiments catholiques de ces personnages, de leur milieu. Donc religion de convenance pour une bonne part. En outre, le catholicisme littéraire de Chateaubriand ouvrait des sources de pittoresque bien plus que des sources de foi. Il ramenait la pensée aux souvenirs bibliques, aux martyrs tombés sous la dent des fauves, dans le cirque de Néron, au décor religieux du moyen-âge, à un christianisme de chapelles et d'ermites. Donc chez V. Hugo, christianisme d'imagination; aussi n'imprime-t-il aucune trace profonde dans son esprit. En 1828 il écrit *Marion Delorme*, dont la pensée fondamentale est que toutes les ignominies disparaissent devant un amour sincère, légitime ou non; ce qui ne témoigne pas, je crois, d'un grand sens catholique ni chrétien. Une année après, il publie les *Orientales* où, parmi les tours de force du versificateur, règne à peu près le seul matérialisme ou le sensualisme d'imagination. Et si je note cette tendance, c'est qu'elle sera forcément fatale à ce catholicisme sans racines, tout en vernis. Il craquera plus sûrement encore au souffle d'indépendance qui agite déjà cette âme naturellement révolutionnaire. Dans les trois préfaces des *Odes*, V. Hugo garde la neutralité entre classiques et romantiques; "il ignore même profondément ce que c'est que le genre classique et le genre romantique" (1824). Mais il incline à l'indépendance, ce qui est du romantisme. Dans les *Orientales* triomphe la fantaisie fièrement revendiquée à l'avant-propos comme un droit du poète. Je n'ai pas besoin de

rappeler la préface de *Cromwell*, où il se dresse contre le despotisme des règles et des codes. Mais voici où je veux en venir. V. Hugo n'ignorait pas "que la main courroucée qui délivre le mot délivre la pensée." Le légitime orgueil qui a proclamé la révolte littéraire suscitera bientôt et infailliblement la révolte contre le dogmatisme de la foi. Et c'est ici que s'affirme la ressemblance ou la sympathie secrète avec le protestantisme. Il écrit dans la préface des *Feuilles d'automne:* "Voyez le XVIe siècle. C'est une immense époque pour la société humaine. . . . . C'est le passage de l'unité religieuse et politique à la liberté de conscience et de cité, de l'orthodoxie au schisme, de la discipline à l'examen, de la grande synthèse sacerdotale qui a fait le moyen-âge à l'analyse philosophique qui va le dissoudre." Pour lui ce travail de décomposition catholique a commencé. Dans une pièce fameuse, la *Prière pour tous*, il suggère à son enfant une prière assez singulière pour son âge:

Ah ! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison,
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison, etc.

Ce doute s'affirmait déjà en deux pièces antérieurement datées:

Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
Où va l'esprit dans l'homme ? Où va l'homme sur terre ?
Seigneur ! Seigneur ! Où va la terre dans le ciel ?
Que faire et que penser ? Nier, douter ou croire ?[1]

Dans la *Pente de la Rêverie* (mai 1830) V. Hugo apparaît sondant la double mer du temps et de l'espace, d'où il revient, haletant, éperdu, pour avoir entrevu au fond le mystère éternel.

Les Chants du Crépuscule publiés quatre ans plus tard (1835) marquent une étape encore vers le scepticisme complet, à l'égard de la foi catholique. Ce qu'il veut peindre dans ce recueil, dit-il, c'est un étrange état crépusculaire de l'âme . . . . la brume au-dehors, l'incertitude au-dedans. V. Hugo constate en lui le doute,

Près du besoin de croire un désir de nier,
Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.[2]

[1] "A mes amis L. B. et S. B., mai 1830;" la *Prière pour tous* est de juin 1830. [2] xxviii.

Il indique même deux au trois causes vraisemblables de cet état; d'abord ce je ne sais quoi d'à demi-éclairé qui l'environne, c'est-à-dire l'atmosphère irréligieuse du temps qui pénétra son âme plus que toute autre, en sa qualité de cristal sonore, d'écho retentissant de toutes les voix du siècle. Ailleurs il insinue peut-être une cause plus intime du doute par ce vers:

C'est notre mal à tous, enfants des *passions*.

Surtout si l'on en rapproche le poème de la Cloche.[1] Comme sur la cloche, auguste et sévère surface, des passants ont parfois creusé des mots impurs, ainsi les passions ont rayé son âme, vierge métal. Mais la vraie cause c'est l'esprit d'indépendance, celui qui naît du libre examen. Un catholique, en effet, tremblant dans sa foi, interrogerait ses sources, l'Écriture, la tradition, l'autorité, enfin ses bases surnaturelles, puisqu'elle n'en offre pas d'autres. V. Hugo les rejette. Il interroge l'histoire mais contre l'Église, et par là il offre un trait plus personnel de ressemblance avec le protestantisme. On sait que, parmi les dissensions doctrinales, la haine de l'Église et de ses institutions, habita longtemps, sinon toujours, l'âme des réformés. L'histoire de la Réforme n'est-elle pas souvent l'histoire de cette haine ou, si l'on veut, de cette lutte contre l'esprit catholique? Or, ce sentiment d'hostilité remplit aussi l'œuvre de V. Hugo à partir des *Châtiments*. Elle éclate de façon retentissante à propos de politique. Déjà, en 1841, son discours de réception à l'Académie française révélait un engouement révolutionnaire assez inattendu. Cela d'ailleurs ne l'empêche point de briguer et d'accepter la pairie en 1845, de fréquenter assidûment à la Cour, chez Guizot et parmi le monde officiel. Au fait, le règne de Louis-Philippe pouvait se réclamer de la Révolution. Chanter celle-ci, servir celui-là n'offrait rien de contradictoire. Dans le même temps, V. Hugo prête l'oreille aux théories sociales de P. Leroux, de Cabet, se laisse pénétrer d'un socialisme nuageux dont nous retrouvons l'écho dans les *Misérables*, enfin glisse de plus en plus aux idées anti-catholiques. Le 13 janvier 1848, à l'Assemblée constituante, il célèbre encore, et avec une illusion bien naïve, "le pape libéral," "le maître des consciences devenu le serviteur de la raison," Pie IX. Mais le 15 octobre

[1] xxxii: *A Louis B.*

1849, sur la question romaine, il parle à la Législative en adversaire de la papauté qui ne connaît plus sa mission, de Rome qui n'est pas libre, de l'inquisition, de l'esprit clérical. La haine de l'Église lui sert de pont pour passer des idées conservatrices aux sentiments révolutionnaires. Le rétablissement de Pie IX fut, dit-il, "la clarté définitive" qui le fit radical-socialiste.[1] Dès lors cette haine ne l'a plus quitté. Elle s'alimente aux excitations politiques du temps. Les adhésions catholiques à Napoléon III, après le coup d'État, l'exaspèrent et servent à des attaques furieuses dans les *Châtiments*. Montalembert bave, accoudé sur l'autel, VII, 13; Veuillot est Escobar, Patouillet, un pied-plat, triple gueux, cafard, IV, 4, 7; les Jésuites sont des ambitieux sinistres, des étouffeurs de liberté et de raison, I, 7; les sombres amants du mal, en rut devant le crime, qui dans leurs écoles dégradées mettent à l'esprit frémissant un linceul, un bâillon aux idées, V, 10, n° 2; les évêques sont des Iscariotes; la honte s'appelle Sibour. Ces hommes, revêtus de l'étole, pour être cardinaux, pour être sénateurs, pour avoir des palais, pour ceindre une mitre dorée, pour boire du bon vin, vendent leur Dieu, I, 6, 8. Pie IX n'est qu'un suppôt du diable, V, 2, un fusilleur, I, 12, un tyran II, 2. C'est la bête noire de V. Hugo; il est à ses yeux plus criminel que les soldats, les capitaines, les juges, les rois, puisque, au dire du poète, il approuva tous leurs crimes.[2] En vérité le Pape, j'allais écrire le papisme, lui fait horreur. Dans une piece de l'*Année terrible*,[3] il repousse avec emportement le catholicisme romain, dont il rejette ce que précisément la Réforme répudie comme un anthropomorphisme grossier ou des corruptions de la foi primitive.

Quant au rôle historique de l'Église, dans le passé, V. Hugo le néglige ou à peu près. Au moyen-âge, dans la *Légende des siècles*, il consacre sans doute cinq sections ou chapitres: l'Islam, le Cycle héroïque chrétien, les Chevaliers errants, les Trônes d'Orient, Ratbert. Mais l'influence catholique, si considérable pourtant à cette époque, lui échappe ou lui apparaît désastreuse. Sur ce point, les trois séries (1859, 1877, 1883) se ressemblent

[1] *Actes et Paroles*, Vol. I, p. 292. Cf. Introduction, p. 26.

[2] *Légende des siècles*, 3e série, xx.

[3] Novembre 9.

avec un peu plus d'âpreté dans les deux dernières, le poète vieilli rajeunissant toujours sa haine vivace. Pour représenter la chrétienté, il y a Ratbert, histoire d'un roi qui commet une spoliation criminelle sur les conseils d'un prêtre. Il y a Welf, castellan d'Asbor, vieux burgrave en lutte contre le roi et le pape, et que sa bonté livre à ses ennemis. Ambition, intrigues, luxure, cupidité, c'est l'Église, du pape au dernier moine.

A la suite des savants germaniques dont l'exégèse rationaliste a triomphé quelque temps au XIXe siècle, ou du moins comme eux, il considère, il admire même dans le Christ un doux philosophe, un sage divin, mais non un Dieu. Ou bien, sous l'influence protestante d'Outre-Rhin, il incline parfois sa pensée au panthéisme. Je ne veux point citer le *Satyre*, dont la conclusion est évidemment panthéiste. Ce poème symbolise la Renaissance, beaucoup plus qu'il n'exprime les opinions de V. Hugo. Mais les passages ne sont pas rares où s'affirme cette doctrine. Le mot de la pièce: *Tout le Passé et tout l'Avenir*, "le ciel rempli d'étoiles, ce dedans du crâne de Dieu," me paraît être un peu plus qu'une image bizarre. Ceci est encore plus significatif à propos de la nature:

> Toute sa foule étant elle même, elle est seule;
> Monde, elle est la nature; âme, on l'appelle Dieu.
> Tout être, quel qu'il soit, du gouffre est le milieu.

Dans *l'Abîme*, l'Infini dit: "L'être multiple vit dans mon unité sombre." N'est-ce qu'une imprudence de langage? Mais voici la même pensée en prose réfléchie:

> Par Dieu nous entendons l'infini vivant. Le moi latent de l'infini patent, voilà Dieu. Dieu est l'invisible évident. Le monde dense, c'est Dieu. Dieu dilaté, c'est le monde. . . . . Dieu se manifeste à nous au premier degré à travers la vie de l'univers et au deuxième degré à travers la pensée de l'homme. La deuxième manifestation n'est pas moins sacrée que la première. La première s'appelle la Nature, la deuxième s'appelle l'Art. . . . . L'esprit humain a une cime. Cette cime est l'idéal. Dieu y descend, l'homme y monte.[1]

Je pourrais multiplier ce genre de citations; je n'en abuserai pas d'ailleurs pour conclure au panthéisme formel du poète. Sans doute, il est certain que sa pensée oscilla entre le panthéisme et

[1] *William Shakspeare*, I^e partie, 1 et 2.

la croyance à un Dieu personnel. Il affirme celle-ci dans les *Contemplations*, il la développe à travers la *Légende des siècles* et dans *Religions et religion.* Jusqu'à son dernier jour le poète proclame énergiquement sa foi, au point de préférer l'enfer à l'athéisme:

Rien! Oh! reprends ce rien, gouffre, et rends-moi Satan.[1]

Ce que je veux pourtant constater, ce qu'on peut constater avec moi par les citations faites plus haut, c'est que le panthéisme séduisit par instants l'intelligence de V. Hugo, et cela, je puis le croire raisonnablement, au contact, si éloigné qu'on le veuille, de la philosophie allemande. En voici du reste une dernière preuve. Dans son livre sur *V. Hugo, philosophe,*[2] M. Renouvier observe qu'une idée originale revient souvent dans les œuvres du poète, dans les dernières surtout: c'est l'idée du devoir, sûre lumière de l'esprit et vrai guide de la vie.

Homme, ne te crois pas plongé dans l'inconnu;
Tu connais tout, sachant que tu dois être juste.
* * * * * * * * *
L'ombre est une descente obscure de prodiges.
Sans cesse l'inconnu passe devant nos yeux.
Mais ombre, qu'est-il donc de stable, sous les cieux?
La justice, dit l'ombre. Aucun vent ne l'emporte.
* * * * * * * * *
Tu dis: "Je vois le mal, et je veux le remède.
Je cherche le levier; et je suis Archimède."
—Le remède est ceci: Fais le bien. Le levier
Le voici: tout aimer et ne rien envier.
Homme, veux-tu trouver le vrai? Cherche le juste.[3]

Or le devoir, source de lumière, et ce qui se lie avec le devoir, la douleur, cause de mérite, fonction divine, ce sont là des idées kantiennes. V. Hugo, malgré ses contradictions évolutionnistes ou panthéistiques, a toujours proclamé les trois grandes thèses de la raison pratique: immortalité, liberté, personnalité divine, avec sa conséquence, le devoir. Voilà le fond de son âme. Il est incontestable qu'un rapprochement avec la philosophie de Kant est légitime, et par suite avec l'idée protestante.

Je sais d'ailleurs que sur ces données il ne faut point presser les conclusions. On peut sans paradoxe soutenir, et nous l'avons

[1] *Religions et religion.* [2] Pp. 301-7. [3] *Religions et religion*, II, Philosophie.

fait ailleurs,[1] que le romantisme, à ses débuts, favorisa quelques sentiments catholiques, bien qu'il soit plus juste de prétendre que ce fut un catholicisme d'étiquette, de décor ou d'imagination. On peut dire encore que libre examen, libre pensée, émancipation de l'individu, rationalisme, que tout cela n'est pas autre chose que l'esprit révolutionnaire ou moderne, qu'ainsi V. Hugo est tout bonnement l'écho sonore de son temps. J'y souscris volontiers, mais à condition d'admettre que cet esprit moderne est né de l'esprit protestant. Et alors cela revient à mon point de vue, le vrai, je crois. Chateaubriand a écrit que la littérature nouvelle venait de l'émigration et de l'exil. Il avait raison. En Angleterre, par exemple, vécurent Rivarol, Delille, Fontanes, Chateaubriand lui-même, qui tira profit de ce séjour. Il traduisit Milton, lut Shakespeare, Ossian, et s'intéressa aux idées de ce pays jusqu'à écrire un *Essai sur la littérature anglaise*, avouant qu'il était grandement redevable à celle-ci. L'Allemagne fut le refuge de Narbonne, Gérando, Camille Jordan, Charles de Villers, Quatremère de Quincy. Ils lièrent connaissance avec ses génies glorieux, Wieland, Klopstock, Goethe, Schiller, Schelling, traduisirent leurs œuvres, publièrent sous le Directoire des gazettes, comme le *Spectateur du Nord* ou les *Archives littéraires de l'Europe*, dans le but de propager en France la littérature et la philosophie allemandes. A la tête du mouvement littéraire brillent des écrivains cosmopolites: Bonstetten, Benjamin Constant, Sismondi, Mme de Staël, tous imprégnés de pensée germanique. Le romantisme est né en grande partie de ces influences. Par les œuvres anglaises, connues à travers Rousseau, par les œuvres allemandes ensuite, l'action étrangère et protestante a pesé sur toute la génération romantique. Aussi, selon le mot de M. Brunetière, "le romantisme fut une rébellion contre l'esprit d'une race latinisée à fond,"[2] c'est-à-dire catholicisée.[3]

E. J. DUBEDOUT.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO.

[1] Cf. encore E. DUBEDOUT, *Le sentiment chrétien dans la poésie romantique* (édit. Poussielgue).

[2] Cf. J. TEXTE: *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, pp. 429-31, 452.

[3] Nous reproduisons ici, pour une bonne part, un article publié par nous, il y a quelque temps, dans la *Revue chrétienne.*